

LA Nuit Sanglante

toute lumière éteinte dans la loge. Les bandits étaient là, debout dans l'ombre! L'un d'eux, l'homme à la voix de basse, l'assassin peut-être menaçant :
— Vous allez demeurer sur ce lit, sans bouger, jusqu'au matin! Malheur à vous!... C'est compris ?
Elle dit : « Oui » dans un souffle, en même temps que d'un signe de la tête. Les malfaiteurs sortirent en dirigeant de son côté les rayons lumineux de leur lanterne. La porte de la loge se referma, celle de la rue claqua. L'obscurité et le silence se firent complets...
Etendue, madame la concierge rêvait, tout éveillée, sur son lit. Elle avait cru voir, dans un éclair, un départ des assassins, régner au ordre parfait de son armoire à son buffet...
— Donc, elle ne s'était pas trompée, c'était pour opérer ailleurs, en toute tranquillité, qu'on l'avait maintenue là... A quel étage les victimes ? Au premier, chez les Grosclaude qu'on savait avertis qu'ils avaient de l'argent et dont la vieillesse... Mais ne serait-ce pas cette volage Pauline...
— Etait-elle rentrée, seulement ? Quelle heure pouvait-il bien être ? Cent hypothèses se heurtaient sous le crâne de la pauvre, qui n'osait faire un mouvement dans la nuit...
La sonnerie de la porte s'étant, à ce moment, fait entendre, elle se hâta de se lever, n'osant pas tendre le bras, presser la poire... Et quand, aux appels répétés, devant l'insistance de ceux qui réclamaient enfin, à coups de canne et de pied dans la porte, le passage libre, elle s'était décidée à ouvrir, son cœur avait battu à grands coups dans sa poitrine. Or, ce n'était que l'étudiant, accompagné de la petite Pauline, qui rentrait. La peur n'en arrêta pas moins, au fond de sa gorge, la demande de secours qu'elle eût voulu faire.
— Malheur à vous... lui avait-on dit.
— Et ce... « Si », était si plein de menaces qu'elle en frémissait encore...
— Les heures s'écoulaient, madame la concierge s'assoupit à l'aube, pour être assailli à la proie des plus noirs couchoumiers. Et quand le facteur paquebot des postes la délivra, vers huit heures, des fantômes qui l'assaillaient dans son sommeil, c'est par un oriel de supplication qu'elle répondit aux trois coups frappés à la vitre. Elle se réveillait pourtant et le désir lui vint de courir à la porte, mais elle se rappela que, s'étant précipitée... mais elle se ravisa :
— Glimmer le tout sous la porte! cria-t-elle.
— On n'est pas matinale, la vieille!
Elle ne répondit pas, songeant qu'il était prudent de cacher le drame de la nuit. Puisque personne n'avait bougé dans la maison malgré le déchirant appel de l'âme des victimes, si n'y avait pas de raison, décidait-elle, pour qu'elle l'ait entendu. Il valait mieux, réflexion faite, ne pas se compromettre, ne pas s'attirer les représailles de ceux qui l'avaient épargnée, après tout. Elle attendait donc les événements, vaquerait à ses affaires comme à l'habitude...
— Je suis... « sein et sauf », dit-elle à haute voix. On n'a rien vu de moi. On verra bien.
— Mais la curiosité est bientôt raison de sa sagesse. Ayant pris en main les lettres du courrier matinal, elle sortit, ferma soigneusement sa porte — non sans y avoir accroché l'épécriteau : « La concierge est dans l'escalier ».
— Au premier étage, ayant comprimé de la main les battements tumultueux de son cœur, elle colla son oreille à la porte des Durand. La voix de la maîtresse de la maison, morigénant sa bonne la rasatura. Ce n'était pas là. Une lettre à l'adresse des Grosclaude lui permit de sonner à la porte de ces derniers. Elle pensa, en l'attente d'une réponse, mourir d'angoisse. Mais le vieil avaré vint ouvrir lui-même :
— Tiens ! On est matinale, aujourd'hui !
— Voilà pour vous... La nuit a été bonne, monsieur Grosclaude !
— Mais, très bonne, madame la concierge !
Il prit la lettre tendue, remercia, ferma la porte au nez de la brave femme qui demeurait perplexe.
— Il a entendu quelque chose, pour sûr, murmura-t-elle. On sent ça à sa voix...
— Madame la concierge dédaigna le deuxième étage. La Pauline dormait évidemment, ainsi que l'étudiant. Le coup était fait, l'arrivée du couple, cette nuit.
Elle remit un prospectus aux Jean-Pierre, un journal aux Perraud. Ce n'était donc pas à elle qu'on en voulait, elle en serait quitte, sans doute, pour sa loge dévalisée. Le coup sérieux était fait ailleurs, chez les Grosclaude ou les Durand, chez la Pauline ou les Jean-Pierre...
— Asses de vit-elle, sans étonnement, alors qu'elle imaginait les plus atroces carnages, débarrassée de son esquisse. Les faisceaux aveuglants d'une lanterne saccadée convergèrent sur elle,

On l'appela du bas. Elle répondit, étonnée :
— On y va, on y va monsieur le gérant !
— Bien, bien, restez là-haut; nous vous rejoignons !
C'était bon Dieu vrai ! Elle en avait, dans son émotion, oublié la petite formalité qui devait s'accomplir ce matin même. Le gérant de l'immeuble, accompagné d'un huissier et d'inconnus, venait pour la ramplir.
Il aborda joyeusement la concierge, faisant suivre son bonjour d'une interrogation :
— L'oiseau est au nid ?
Elle répondit par l'affirmative, et l'on eut alors le mauvais payeur du cinquième. Il allait voir opérer la saisie de son mobilier, s'il n'acquittait trois termes en retard.
On eut en vain. Nos personnages se regardaient : l'huissier et ses témoins observant une figure impassible, le gérant manifestant une surprise peu à peu dominée par la colère, la concierge s'efforçant de ne pas penser, repoussant la vision qu'elle se posait à elle : un cadavre, du sang, un appartement bouleversé...
Ayant souffié et resouffé, le gérant s'aperçut que la clef était demeurée sur la porte. Il ouvrit sans scrupules, il ouvrit pour s'écrier : — la concierge se sentant défaillir !
— Bon Dieu de bon Dieu ! L'oiseau a filé, emportant ses menbles ! Mais comment, diable...
—

LA CALABRE

— AU —

Temps de Napoléon

— LETTRES INÉDITES. —

Il y cent ans, Masséna cherchait à établir l'autorité du roi Joseph Napoléon en Calabre. Pays montagneux, difficile à parcourir, propre aux embuscades, une population fanatique en gardait les abords. Parce que ces hommes osaient défendre leurs cantons et ne voulaient que Ferdinand de Bourbon pour monarque, un rude adversaire les traitait de brigands. C'était à tort. Mais justement, toute atrocité que commettaient à nos dépens ces observateurs d'anciennes coutumes, étaient punies du supplice de la potence.
Paul-Louis Courier s'est fait, un peu, l'historiographe de cette expédition en écrivant de Resina, près de Naples, à Mme Pigalle, la lettre que tout le monde a lue. Prose classée en chef-d'œuvre. Renseignements souvent utilisés par les romanciers historiques qui peuvent écrire une histoire d'Italie sans avoir vu l'Italie. Or, cet assassinat des... Chapons n'est pas autre chose qu'un conte de la Reine de Navarre. M. Courier fut un plaigier.
Français, nous connaissons peu cette guerre de 1806. Le drame d'Iéna domine et couvre ce drame lointain. L'œuvre militaire, dirigée par Joseph, frère de Napoléon, dont Jourdan était le conseiller plutôt maladroit, est aboussi de désastres, sans doute, si Masséna ne s'était, après avoir pris Gaète, chargé de pacifier le sud — ou de le dompter.
L'homme de guerre se fait précéder d'une proclamation. Il dit aux riches : « Vos propriétés seront respectées ». Il dit aux pauvres : « Vos bonnes œuvres seront protégées ». Il dit au peuple : « Vos personnes et vos familles seront l'objet de la sollicitude du Roi qui veut bien pardonner toutes les fautes du passé ».
Chacun craint qu'un piège ne lui soit tendu. L'armée française est assaillie. Aux coups portés, elle répondit furieusement ; elle s'ouvrit une route vers Lauria ; elle força des défilés. Arrivé dans Cosenza, Masséna indigne, à trois colonnes volantes, des chemins qui aboutissent à la ville d'Amantea, fortifiée élevée au bord de la Méditerranée.
Reynier, Verdier et Peyri doivent balayer les dernières bandes d'insurgés. Au général en chef, ces généraux vont raconter leurs œuvres dans ces lettres inédites classées aux archives de M. le Prince d'Essling.
—

main, que parce qu'ils ne croient point à la clémence du roi Joseph et à la vôtre.
« Toutes les populations, depuis Lucido jusqu'à Belvédère sont tranquilles. Elles ont envoyé des députations et ont reçu tous les ordres que je leur ai donnés qu'elles exécuteront avec soumission. J'ai donné à ces députations votre pardon.
« Mais les populations d'ici à Amantea sont horribles. Elles n'entendent à aucune composition : elles se tiennent toutes les armes à la main, autour de moi, comme si elles entendaient me bloquer. J'aurais marché à elles si je n'attendais le général Reynier.
« Le village de Longobardi est le plus endiablé ; il mériterait le dernier sort. Je ne le ferais cependant éprouver qu'autant que vous l'approuverez. Il est ainsi récalcitrant parce qu'il est la patrie du célèbre « Michelli ».
« Amantea s'est préparée à la défense. Je connais assez la place pour croire qu'elle ne peut être emportée d'un coup de main. Voyez ce qu'il faut que je fasse par rapport à elle. Il serait bien important qu'elle fut occupée par vos troupes. Cette partie de la Marine et Cosenza même ne seront tranquilles que lorsque cela sera accompli.
« On a trop compté sur les auxiliaires, des indigènes, devenus Joséphistes, par nécessité. Sur eux et aussi sur les environs de Spezzano, le général Peyri renseigna à la date du 25 :
« Le 22 août, au matin, lors de mon départ de Spezzano pour San Demetrio, au lieu de trouver sous les armes soixante-dix réfugiés, ils n'étaient présent que vingt-trois. Les autres, après avoir pris leurs rations de vivres, se sont évadés.
« Avant, le jour précédent, commissionné un habitant de confiance pour me prévenir si les Français se trouvaient à Bisignano, je fus instruit, chemin faisant, vers San Demetrio que non seulement les Français y étaient mais qu'ils avaient repoussé les brigands au-delà d'Alvi, ce qui m'encouragea à continuer ma route.
« Mais, à peu de distance de San Demetrio, les brigands se firent voir en nombre sur les hauteurs, en nous menaçant par des cris... Je fis alors sortir en tirailleurs des voltigeurs, tant à droite qu'à gauche et faisant marcher de front une colonne soutenue par une autre de la réserve.
« Les réfugiés furent placés à la tête de la colonne marchant à l'ennemi. Trois d'entre eux se sont bien montrés. Pour rallier et faire agir le reste, il m'a fallu toute la peine possible. Le résultat, comme d'après l'entente, a été favorable. Aux premiers feux de nos braves, les brigands furent mis en déroute et se sauvèrent, en débandade, après avoir laissé sur le carreau plusieurs morts et deux drapeaux. La défense des brigands n'a produit aucune perte : pas un homme tué, pas un blessé, pas un égaré.
« Entré à San Demetrio, je n'y ai trouvé qu'une cinquantaine de femmes pauvres, défilées, et l'archiprêtre presque mort ; toutes maisons vides et les effets dans les rues. Comme il était soir et que les soldats commençaient à s'éparpiller, dans un endroit inconnu, ne sachant pas sûres toutes les avenues, je fis battre la générale ; je retrouvérai, en un demi-milieu de San Demetrio, en prenant position au collège ; que c'est une espèce de fort, pour me mettre à l'abri de toutes surprises et événements ; le collège est réduit au plus haut degré des ruines.
« Le matin du 23, après avoir fait fouiller de nouveau la ville et les bois, tout près, n'ayant trouvé que le plus morne silence au milieu de la tristesse et de la misère, je me suis rendu avec la troupe à Castrovilla.
« Accusé par Masséna de n'avoir pas obéi à un ordre formel, Reynier se disculpe le 26 août ; il fournit un récit assez original :
« La lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire d'Alvi et celle que j'ai chargée le général Vintimille de vous faire passer vous auront prévenu que l'attaque de Grimaldi et les mauvais chemins avaient retardé ma marche et que, dans la direction que j'avais prise, les vallées et ravins, très profonds, que j'avais à traverser pour aller à Frimetroldo m'auraient empêché de rejoindre le général Verdier à temps.
« Il a, d'après les renseignements que j'ai pris, des forces suffisantes pour soumettre les villages qui étaient encore insurgés et se présenter ensuite devant Amantea. Vous aurez vu également que je n'ai pas voulu me présenter devant cette ville parce que, devant retourner promptement à ses ours de Seigliano, cette démarche aurait fait un fort mauvais effet dans le pays si je m'étais retiré sans prendre cette ville.
« J'avais laissé sur mon flanc gauche, dans la vallée de Cannavalle, un rassemblement de tous les brigands qui s'étaient sauvés de Grimaldi, Ajetto et autres villages et il importait de le détruire avant qu'il vint grossir le rassemblement qui se formait vers Seigliano. Je disposai des troupes pour cerner cette vallée et partir ce matin d'Ajello pour traverser

par les chemins les plus abominables.
« Les brigands s'étaient dispersés aussitôt qu'ils s'étaient aperçus qu'on pouvait les cerner. Je descendis dans le lit du Savuto que je voulais suivre pour rester à Seigliano. On aperçut sur les hauteurs qui bordent la rivière au-dessus de La Motta Santa Lucia et de Pittarella des paysans et des fermiers qui regardaient passer la colonne. Un d'eux, qui vint à l'avant, nous dit qu'ils attendaient l'armée anglaise et nous prit facilement pour Anglais. Il m'apprit que les brigands des environs, joints à des fugitifs de Casati et de Seigliano s'étaient réunis pour attaquer Seigliano, qu'ils seraient de près, et avaient déjà détruit des moulins qui servaient pour la nourriture des Français, qu'ils attendaient des troupes anglaises et russes qu'on leur disait être débarquées à San Eufemia et à Amantea ; que, pour s'en assurer, ils avaient envoyé un courrier qui n'était pas revenu ; que, puisque nous arrivions, ils allaient tous se joindre à nous afin de détruire le peu de Français qui se trouvaient à Seigliano... Il se vantait de tout ce qu'il avait fait contre les Français et d'avoir plusieurs fusils à nous. D'autres brigands vinrent joindre la colonne avec leurs armes.
« Je me dirigeai sur Pattaggio Piediviglia afin de tâcher de prendre plusieurs de ces brigands et leurs chefs s'ils avaient la sottise de persister dans leur erreur ou de dissiper le rassemblement qui s'y formait.
« En arrivant près de ces villages, quelques paysans, des femmes et des prêtres furent l'avant-garde avec des acclamations et des cris de : « Vive Ferdinand ! » Mais les chefs de brigands se tinrent à une certaine distance et quoiqu'on leur envoyât des gens abusés, on ne put les engager à s'approcher.
« Le peu de gens, au-dessus de la classe du peuple, qui vivaient encore dans ces villages, étant bien instruits qu'ils ne pouvaient arriver que des troupes françaises avaient cherché à désabuser le peuple. Craignant ce qui pouvait arriver, ils avaient pris la fuite avec la population de ces villages qu'on trouva déserts et dont on arrêta une partie de ceux qui avaient cru venir au devant des Anglais.
« Peu de temps avant mon arrivée à Piediviglia, les brigands y avaient vu un prêtre occupé à publier votre proclamation... Je vais m'occuper, au plus vite, de Seigliano... »

LA FEMME AU SERPENT

La devineresse venait de partir. Jeune encore, et les yeux gravis, elle avait examiné toutes les mains présentes, et sur chacune prononcé trois mots prophétiques. Les femmes riaient, et plus encore les hommes, de cette folie qui les avait induits, tous, à tendre vers la chirmancienne leurs mains légèrement tremblantes et leurs regards un peu inquiets démentant les sceptiques sourires de commande.
— Seul de l'assistance, le docteur s'était refusé à montrer sa paume à la lieuse d'avenir. On avait remarqué qu'il était resté muet. Les jeunes femmes raillèrent son abstention.
— Sans doute, docteur, votre pontificat scientifique dédaigne de se mêler à nos superstitions de femmes.
— Vous vous trompez. Mais j'ai des motifs personnels pour ne rien demander aux devineresses. Elles en disent trop ou trop peu. L'une d'elles, autrefois, ne m'a prononcé qu'une phrase, et cette phrase-là résume une horrible aventure de ma vie.
— Que vous disait-elle ? mon petit docteur, interrogea une blonde curieuse.
— J'avais seize ans, quand, un jour, dans la rue, j'entendis autour de moi des cris d'épouvante. Je vis une fillette de cinq ou six ans sous les pieds d'un cheval.
— La roue de la voiture arrivait à dix centimètres de son corps ; elle allait la broyer. La stupéur des passants était telle qu'aucun d'eux n'osait bouger. Je ne sais comment cela se fit, mais je me précipitai avec une rapidité si heureuse, qu'instamment l'enfant se trouva dans mes bras, brillant à me rendre sourd, mais saine et sauve.
— Une grande gaillardie heuonneuse, dont les noirs cheveux gras tombaient jusqu'aux pommettes osseuses, me l'arracha violemment, puis m'accabla de ses remerciements. Quand nous fûmes un peu éloignés de l'attroupement elle me prit la main en disant : — Je suis Bohémienne et je sais lire l'avenir. Je voudrais voir le sceau du bonheur dans la main qui a sauvé mon enfant.
Elle regarda quelques instants ma paume, et prononça simplement : « La femme et le serpent ont perdu Adam. Par eux vous êtes perdu si la fer ne vous défend ».
Ce fut, autour du docteur, un éclat de rire.
— Cette prophétie est vraiment obscure, dit quelqu'un. Et vous attendez qu'elle se réalise ?
— Elle s'est réalisée, répondit froidement le docteur.
— Quand ?
— Quatre ans plus tard.
— C'était, continua le docteur, une délicieuse créature que Nalla-Dora. Elle était née pour charmer, et remplissait cette fonction en charmant des serpents devant le public ébahi des foires et des fêtes populaires. Quand elle planta sa baraque sur la place de la petite ville où je faisais mes études de médecine, elle fit sensation. Je me rappelle comme si je l'avais vue hier, cette pauvre petite baraque formée de quatre ou cinq morceaux de toile.
— Sur la façade, de naïves peintures devaient suggérer à l'imagination des badauds la vision de reptiles divers se tortant devant le geste placide d'une demoiselle en maillot rose. Les monstrueux constructeurs qui rampent en cadence aux incantations rythmées des psalles lindous, les petits trigonocéphales, dont la perfide morsure est infailliblement mortelle, et qui s'entendent avec plaisir autour des bras noirs des charmeuses nègres, et jusqu'aux vipères, redoutables encore, avec lesquelles jouent, dans la forêt de Fontainebleau, des mendiants doués, toutes les variétés de serpents se tortillaient sur la misérable toile délavée par les pluies.
— Dans cette baraque, Nalla-Dora apparaissait sur une estrade placée devant deux bancs boisés. Elle retirait de coffres en bois, assoupis dans la laine, des serpents longs de trois ou quatre mètres et les enroulait autour de son gentil corps. Et cela paraissait tout simple que ces sinistres monstres pressent plaisir à enlacer cette jolie fille, tant on la sentait créée pour charmer. Pauvre Nalla-Dora !
— D'où venait-elle ? Du pays des éternelles et chimériques Bohèmes. Enfant de « la banque » vagabondant sa vie fielle, cette vie qui semblait un songe à la fois pénible et délicieux, je ne puis me la figurer dans d'autres conditions d'existence. Je ne l'imagine pas autrement attifée que dans les oripeaux éclatants qui ornaient victorieusement sa juvénile grâce, dans sa courte jupe bleu pâle pailletée d'or, et son clair corsage scintillant de métaux et de verroteries, d'où jaillissaient sa jeune gorge et ses

beaux bras blancs, plus ordureux d'avoir manié tous les jours des reptiles.
« Elle n'avait guère plus de vingt ans. Sans doute, elle avait vu le jour en quelque chaude contrée de soleil, car ses yeux noirs gardaient cet éclat onctueux de ceux qui se sont ouverts vers l'ardente lumière de l'Orient.
« Elle n'était pas installée depuis trois jours dans la ville que la petite bande d'étudiants dont je faisais partie avait pris possession de la baraque et des serpents. Le soir, nous arrivions, cinq ou six diables de carabins, et nous organisions les représentations à la barbe des bourgeois scandalisés et des commerçants alburys. Il va sans dire que notre intervention active autant qu'ingénieuse multipliait les recettes de la jolie Nalla-Dora.
« Nous commençons la parade au seuil de la baraque. Munis de trombones, de grosse caisse et de cymbales, nous faisons plus de vacarme à nous seuls que tous les autres forains ensemble. L'un de nous improvisait un boniment étourdissant, si bien que les badauds un peu détournés de nos folies, mais attirés, se houchaient pour entrer dans la baraque.
« Tout allait donc pour le mieux. Nalla-Dora, rieuse enfant, amusait de nos sottises autant que nous-mêmes. Elle exhibait aux spectateurs payant un supplément de deux sous, un jeune crocodile qui refusait de répondre au nom d'Ernest. Ernest eut à supporter notre humour folâtre. Nous avions fait venir dans la baraque un piano, et l'un de nous jouait les valse les plus enlevantes pendant que les autres entreprenaient d'enseigner la danse à Ernest... Je dois dire qu'Ernest montra une parfaite mauvaise volonté. Il se refusa systématiquement à recevoir les bienfaits de l'instruction dont nous voulions le combler.
« Nous n'avions pas vu passer plusieurs soirs pres de cette fille charmante sans en descendre plus ou moins amoureux. Quant à moi, mes vingt ans étaient foudroyés par Nalla-Dora. Je crus m'apercevoir que des préférences inclinèrent vers moi. Pauvre enfant ! Quel destin nous avait conduits sur sa route !
« Ah ! je me souviens de chaque minute, de chaque seconde de ce soir-là, avec la précision de l'épouvante. Nalla-Dora avait fermé sa baraque sur la dernière tournée de spectateurs, devant lesquels elle avait enroulé les lourds anneaux de ses reptiles aux rondeurs de ses haanches et de son buste. Mes amis étaient restés quelques instants encore. Nous nous plaisions à sentir au tour de nos flancs, et surtout sur les mains et le visage, le contact lisse et froid, si particulièrement attirant, si mystérieusement magique des serpents.
« Un carabin, désabusé de la force redoutable de ces pythons qui, toujours aux trois quarts endormis sous notre climat, se laissent manier par nos mains inexpertes, comme s'ils eussent été de caoutchouc, eut une idée imprévue. Il nous déclara qu'il verrait bien si « ces sales bêtes » se réveilleraient de leur torpeur. Il prit le plus beau de la collection, et lui injecta de la caféine.
« Le monstre, sur le moment, ne parut pas s'émeouvoir outre mesure de cette piqûre. Il eut quelques soubresauts, et se tint tranquille. On le coucha, ainsi que les autres, dans son coffre, que Nalla-Dora ne prenait pas la peine de fermer.
« Mes camarades partis, j'allais partir aussi, quand soudain je sentis s'enrouler autour de nous une sorte d'énorme cordage. Je pouvais un cri. C'était le boa piqué à la caféine, qui, pris d'un vigoureux inattendu, d'une invraisemblable ivresse, se vengeait et nous étreignait. Nalla-Dora, la vaillante fille, n'avait prononcé une parole. Sa volonté de dompteuse s'était tendue en un suprême effort. Mais sa force avait été épuisée par la surprise du pé-

ris.
« Ses yeux ne rencontrèrent pas ceux du monstre à qui ils auraient commandé peut-être. Je sentais l'étreinte des terribles anneaux se resserrer autour de nous. Je criais au secours.
« Ma poitrine, serrée comme dans un étou contre celle de Nalla-Dora n'avait plus de souffle, et le bruit de la fête couvrait ma voix affaiblie. Ainsi, la mort était inévitable, la mort qui allait m'unir, dans un embrassement effroyable, à la pauvre... j'entendais les chairs craquer sous l'effort du boa.
« Soudain, je me souviens que j'avais dans ma poche ma trousse. Si je pouvais avoir un bras-libre ! Si je pouvais prendre, dans la trousse, non bistouri ! Mais mes deux bras étaient enserrés par la hideuse bête. Combien de temps dura cette lutte. Je n'en eus aucune idée. Je ne me souviens que d'un fait : c'est que je pus, au moment où j'allais défaillir, saisir mon bistouri dans ma poche. Avec la lame, je déchiquetai la chair du boa, qui relâcha son étreinte, et je perdis connaissance.
« Quand je revins, et moi, Nalla-Dora était morte, et mes cheveux étaient blancs ».

Le Conservatoire de Paris

De puis sa fondation jusqu'en 1900 le Conservatoire de Paris a produit 354 chanteurs venus du département de la Seine, 86 de la Haute-Garonne, 60 du Nord, 39 de la Gironde, 35 du Rhône, 29 des Bouches-du-Rhône, 26 de la Seine-et-Oise, 23 de l'Hérault, L'Ardeche, la Corèze, les Hautes-Alpes, la Haute-Savoie et le Jura n'ont envoyé aucun chanteur au Conservatoire de Paris.
On ne dit pas quel est le département qui fournit le plus de comédiens.
—

A la fête de Saint-Cloud.

Un mendiant, armé d'un cornet à pistons, s'arrêta devant une terrasse tout encombrée de dîneurs.
— L'un de ces derniers lui demanda un petit air ; il avoua humblement qu'il ne sait pas jouer.
— Comment ! vous ne savez pas jouer !... A quoi donc alors vous sert votre instrument ?
Le mendiant, avec une noble franchise :
— C'est seulement une menace !